

Alain Monnier
Place de la Trinité

roman

« Que peut-on dire
à une femme aimée
qui ne vous aime pas ? »



Flammariion

Extrait de la publication

Place de la Trinité

*Alain
Monnier*



Adrien Delorme aime Louise qui se refuse à lui depuis trois ans. Ce 6 avril, elle ne vient pas à leur rendez-vous rituel. Adrien décide de l'attendre, le temps qu'il faudra. Il se promet de ne plus bouger et organise peu à peu sa vie autour de cette attente, mais le monde ne le laisse pas en paix. Le défilé permanent sur la place de la Trinité ne cesse de le perturber, il y croise ses amis, ses collègues, et se trouve malgré lui mêlé à l'effervescence de la vie publique.

Louise se décidera-t-elle à lui faire un signe ? Ou restera-t-elle désirée et inaccessible, à l'image de Laure que Pétrarque, l'idole d'Adrien, célébra toute sa vie ?

Avec la causticité dont il a le secret, Alain Monnier signe une comédie réjouissante : ici, l'attente se vit à toute allure. Mais cette histoire d'amour fantaisiste cache aussi une réflexion originale sur le temps et la nature du désir.

Alain Monnier est l'auteur de onze romans dont Givrée (Flammarion, 2006) et Je vous raconterai (Flammarion, 2009).

Flammarion

Place de la Trinité

Du même auteur

- Signé Parpot*, Climats, 1994 ; Pocket, 2000.
Un amour de Parpot, Climats, 1996 ; Pocket, 2000.
Côté jardin, Climats, 1998 ; Pocket, 2002.
Les Ombres d'Hannah, Climats, 1999 ; Pocket, 2002.
L'Insoluble problème de la présence sur terre, Climats, 2000.
Survivance, Climats, 2002.
Parpot le bienheureux, Climats, 2004 ; Pocket, 2006.
Givrée, Flammarion, 2006 ; J'ai Lu, 2009.
Notre seconde vie, Flammarion, 2007.
Rivesaltes : Un camp en France, Éditions de la Louve, 2008.
Je vous raconterai, Flammarion, 2009.

Alain Monnier

Place de la Trinité

roman

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7140-1

« Savoir qu'on n'a plus à espérer
n'empêche pas de continuer à
attendre. »

Marcel Proust
À l'ombre des jeunes filles en fleurs.

On peut légitimement se demander si Francesco di Petracco, né dans un faubourg d'Arezzo de parents florentins en exil et plus connu sous le patronyme latinisé de Petrarca, Pétrarque en français, si l'illustre auteur du *Canzoniere*, l'un des plus grands poètes de l'Italie savante et cléricale du XIV^e siècle, l'éternel amoureux de Laure, l'amant chaste et transi qui soupira plus de quarante années auprès d'une femme mariée, l'homme qui symbolise mieux que tout autre l'amour platonique, l'infatigable voyageur dûment célébré dans toute l'Europe du bas Moyen Âge, oui on peut légitimement se demander si ce fameux Pétrarque ne vint pas se recueillir, un jour de printemps de l'année 1330, sur les dalles froides de la fameuse basilique Saint-Sernin qui avait été bâtie quelques centaines d'années plus tôt.

Rien n'est sûr, mais les présomptions sont fortes : comment cet homme cultivé n'aurait-il pas eu l'envie – alors qu'il séjournait à Lombez à la cour de son

protecteur et ami l'évêque Giacomo Colona –, de faire étape à Toulouse, alors encore Tolosa, la cité des Jeux floraux qui remettait chaque année la violette d'or – aujourd'hui on dirait César ou Oscar – à un troubadour ? Comment imaginer un esprit aussi curieux, amoureux des arts et des belles lettres, n'allant pas visiter cette basilique dont on lui a vanté l'étonnante harmonie ? Pétrarque, soyons-en sûrs, est allé à Toulouse. Évidemment, nous ne savons pas la date et nous devons faire appel à notre imagination. C'était un matin de printemps, identique à celui de ce fameux 6 avril 1327 où il pénétra dans la chapelle Sainte-Claire d'Avignon pour les matines après s'être longuement préparé, il dit lui-même combien de temps il passe à se coiffer et à enfiler des chausses serrées alors à la mode, car c'est un jeune clerc élégant et de mise soignée, mais peu importe.

Ce matin-là, dans la basilique Saint-Sernin, et l'on peut bien convenir entre nous que c'était le 6 avril 1330, il y a un rayon de soleil aux bords irisés par la traversée d'un vitrail mal poli, le même rayon qui, tel un doigt de Dieu, a illuminé, trois années plus tôt, le moment où il est tombé, subitement et pour toute sa vie, mais il ne le sait pas encore, passionnément amoureux de cette jeune fille agenouillée ou plutôt jeune femme, qui s'avéra être Laure de Noves. Mieux qu'une description ou une gravure n'eussent pu y parvenir, le rayon irisé éveille dans son âme le souvenir brûlant de Laure. De ce rai, proustien avant la lettre, il dira plus tard dans un sonnet célèbre : « Je voudrais fuir les rayons qui jour et nuit percent

mon cœur », mais ce matin-là, envahi par des vagues de mélancolie, Pétrarque quitte l'église avec des idées sombres. Il n'a plus aperçu son amour depuis presque deux ans, il sait par son ami Louis qu'elle a eu deux enfants et qu'elle vit tranquillement dans la maison de son mari Hugues de Sade, et disons tout de suite qu'il s'agit d'un arrière-parent du divin marquis et que de tels hasards, autrement plus improbables que nos modestes supputations sur des points de détail, sont de nature à effacer nos scrupules et à conforter ce que nous tentons d'avancer avec une prudence qui nous honore.

En ce beau et frais matin d'avril, Pétrarque finit par quitter la basilique. Il est triste, peut-être meurtri ou hésitant, il marche droit devant lui, dans les ruelles étroites qui mènent vers le quartier des cloîtres et des couvents : sans doute espère-t-il y rejoindre quelques amis, rien ne nous permet de l'affirmer, mais il ne nous est pas interdit de penser qu'il fait halte sur cette place charmante à la forme triangulaire, aujourd'hui dénommée place de la Trinité, pour se reposer et reprendre courage. Il s'assied sur un banc de pierre en face de la maison des Trinitaires. C'est un ordre religieux minuscule, trois moines et trois laïcs par maison, aujourd'hui l'on parlerait d'une petite structure mobile et réactive, adaptée au terrain, des choses comme cela, mais en 1330 cela intriguait. C'était un ordre qui avait pour singulière mission de racheter les prisonniers aux Maures, selon cette belle tradition encore récemment

illustrée par les Aubenas, Chesnot et autres Malbrunot.

On peut donc imaginer Pétrarque assis sur le banc de pierre de cette petite place, du côté où sont désormais installés un restaurant au nom italien « La Dolce Vita », une librairie-café, et aussi la boutique de bijoux « Laura'shop ». Nous n'en sommes pas sûrs, peut-être était-ce dix mètres plus bas, au carrefour de la rue des Changes, devant l'écurie de Maître François, ou alors devant l'auberge des pèlerins de Saint-Jacques qui était rue des Filatiers, mais faisons des hypothèses et imaginons ensemble, puisque c'est bien là le propos de la littérature, imaginons et scellons qu'il fit cette douce halte sur ce lieu où de nos jours s'élève une belle fontaine plutôt hideuse. Et nous avons là encore quelques présomptions à faire valoir, certes d'un ordre plus irrationnel, mais nous devons faire remarquer que Pétrarque aimait les livres, c'était un brillant intellectuel, et si l'on croit qu'il peut y avoir des prémonitions, des lieux magiques, des hasards lumineux, alors on peut s'autoriser à penser que c'est bien sur le seuil de ce qui devait devenir sept siècles plus tard une librairie-café que Pétrarque mangeait du pain et s'était fait servir une pinte de vin pour disperser sa mélancolie.

Mais ne nous illusionnons pas, même si tant de hasards obligent, il n'y a pas de preuves. Peu importe ! Soyons définitivement assurés que Pétrarque est venu à Toulouse le 6 avril 1330, et osons dire que nous avons de bonnes raisons de croire qu'il s'est assis pour méditer sur le seuil de ce

qui est aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle, une librairie où un autre intellectuel, homme de quarante-huit ans, rigoureux, expérimenté et exigeant en matière de critique littéraire, Adrien Delorme, a l'habitude de passer de longues heures. Nous tenons à souligner, pour clôturer cette longue chaîne de hasards, ce qui nous semble être un dernier signe du destin, à savoir qu'Adrien Delorme est un brillant commentateur de l'œuvre de Pétrarque, mais un commentateur contrarié, qui a été obligé de publier sous pseudonyme. Il n'est pas facile de croire que l'on puisse être en danger en s'affichant comme un admirateur de Pétrarque au XXI^e siècle. Et pourtant.

En ce 6 avril ensoleillé, Adrien Delorme est en train de se préparer. Il se douche et se met de la gomina, hésite et se fait un masque. C'est la première fois. Pas autour du visage où la peau est la plus sensible, lui a dit la jolie pharmacienne, et pas sur les yeux. Ah bon. Pour le reste, oui. Ah bon. Ne pas le laisser plus de deux minutes. Les peaux mortes. La vivante plus lisse évidemment. Qui y résisterait ? Louise. Qui ça ? Louise Bellegarde y résistera et y a d'ailleurs déjà résisté depuis presque trois ans. Louise est ce qu'on appelle une résistante de la première heure, mais pas du tout canal historique, pas Jean Moulin pour deux sous, non, plutôt résistante tendance Sue Bridehead ou Andromaque... La liste des résistantes est longue, car les femmes sont admirables comme chacun sait. Adrien le sait mais poursuit – et ce n'est pas son moindre charme – sa route avec une vaillance et une détermination qui forcent l'admiration. Ainsi ce matin se prépare-t-il avec un zèle d'adolescent pour aller à un rendez-vous dont le

simple bon sens voudrait qu'il se détourne. Oui, il devrait s'en écarter, tourner le dos, se draper dans un peu de dignité, mais c'est difficile, il a l'espoir chevillé en lui, et c'est pour cela, à cause de l'attente indéfectible, à cause de cette façon de croire que tout peut changer, que nous pouvons éprouver de la sympathie pour lui.

Il a rencontré Louise trois printemps plus tôt, et il en est tombé amoureux. Malgré les douze ans qui les séparent. Disons tout de suite, pour ôter un quelconque mérite, que c'est lui, Adrien, qui a les douze ans de plus, et que l'on est dans une situation des plus convenues. C'est dans la librairie-café qu'ils se sont rencontrés. Banalement. Moins banalement qu'en boîte de nuit évidemment, mais cela fait des années qu'Adrien a renoncé à se trémousser d'un air entendu suivant les codes ésotériques qui permettent d'approcher et de séduire la femelle. Lui se déhanche si maladroitement qu'il se couvre de ridicule. En général il doit se replier, ranger rapidement les gaules et rentrer bredouille. En fait c'est le souvenir qu'il en garde mais cela fait trois décennies qu'il n'a plus mis les pieds dans une discothèque. Adrien déteste « faire la fête », ce qui démontre à quel point il n'est pas de son temps, et à quel point c'est bien fait pour lui s'il est seul ! C'est aussi une deuxième raison pour nous sentir proche de lui.

Adrien est tombé amoureux de Louise dès qu'il l'a vue. Par un de ces coups de foudre qui le lessivent

environ tous les sept ans, il en est au troisième. Bien sûr les Gracieuses en question sont jolies, mais elles sont surtout effrontées, rieuses et à l'aise, semble-t-il, en toutes circonstances. Louise est dans la norme, un rien classique, de bonne éducation, polie et agréable, débordante de fantaisie, sans rien de vulgaire ni d'outrancier. Sans hystérie non plus. Juste au bord de ce qui ne se fait pas. Elle est grande et svelte, avec un petit minois à la Jeann Seberg, des cheveux longs et blonds, en fait blond vénitien, et des yeux clairs, elle n'a cependant rien d'un top modèle. Manque de neurasthénie, avait décrété l'agence de casting quand à seize ans, elle avait tenté sa chance. Restaient une jolie taille et des hanches en conséquence. Et aussi sans doute de jolis seins et de jolies fesses, mais on n'en sait rien, on ne les a jamais aperçus, pas plus Adrien que nous-mêmes, encore qu'à parler de vous, je peux évidemment me tromper.

Revenons plutôt à Adrien qui vient de sortir de la douche. Il est debout, nu devant la glace avec, étalée sur les joues, une sorte de mélasse verdâtre qui ferait peur si ce n'était un masque, oh, un masque, Floréal pour Homme, à moins que ce ne soit Homme de chez Floréal, de toute façon c'est mensonge et compagnie, on le sait bien mais on fait semblant d'y croire pour éviter le reste. On s'en moque que ça ne marche pas leurs trucs foireux ! Sinon on se rebellerait. Ce ne serait même pas la peine, il suffirait de ne plus acheter ces leurres pour qu'ils disparaissent sur-le-champ ! Il suffirait de ne plus acheter les produits en réclame à la télévision pour qu'il n'y ait plus

de publicités. Comme c'est facile et à portée de main ! Mais je m'éloigne. Un petit dernier cependant, il suffirait qu'Adrien ne tombe pas amoureux des Gracieuses qui n'ont rien à faire de lui pour ne pas souffrir inutilement et passer la moitié de sa vie à se lamenter stupidement. Pour l'heure ce sont les légères flétrissures de son corps blanc qui soudain le frappent. Il croit voir le corps de son père vieux, lorsque justement avaient commencé ces affaissements de la chair, autour des seins et sur les flancs, qui désignent, plus que tout autre chose, le vieil homme. La dégoulinade commençait. Discrète et pernicieuse. Se réveillerait-on au jour de ses cinquante ans dans le corps d'un homme de quatre-vingts ans qu'on se suiciderait illico. Mais non. La décrépitude est distillée à dose infinitésimale, sauf que de temps en temps – c'est le cas d'Adrien ce matin devant sa glace – il faut faire face à des éclairs de lucidité qui bouleversent. Celui du jour n'est pas des plus enthousiasmants. Il faut dire qu'Adrien a la cinquantaine en point de mire, déjà perceptible dans les miroirs, et que le temps a posé sa marque sur lui alors qu'il a l'impression de n'avoir rien commencé. Plus une seconde à perdre devrait être son leitmotiv. Bon, alors, il va s'y mettre. Donc cette Louise qui minaude, s'approche et s'éloigne de lui sans cesse, ça suffit. Il la veut, il l'aime, il la désire. Il ose articuler : « Je veux coucher avec elle, ce soir je couche avec elle ou bien elle ira se faire voir chez les Grecs. » Dire cela à haute voix, tout nu devant sa glace, le visage barbouillé de crème verte, le corps tout blanc,

est courageux. De toute façon ça ne change rien. Adrien a forcé sa voix, il veut y croire et il y croit. C'est cela l'optimisme. Croire malgré tout, malgré les chairs fléchissantes, malgré trente ans de défaites, malgré cette Gracieuse qui s'acharne à lui filer entre les doigts comme une truite argentée... Ce jour sera différent. Forcément. Ces derniers temps, elle a été câline avec lui, elle est venue le voir souvent, elle a usé de paroles douces... Tout s'annonce donc bien au détail près qu'elle n'a jamais songé à faire l'amour avec lui, et qu'elle n'en a pas envie du tout. C'est parfaitement agaçant, c'est ce que tout homme normalement homme ne peut finalement se résoudre à entendre, même si ce ne serait pas si difficile à admettre. Qu'il se regarde donc dans la glace en imaginant voir un étranger et ça deviendra limpide, facile, évident. Seulement il est compliqué de se voir comme un étranger et de développer les avis qu'on peut avoir sur autrui, avec ce mordant, cette mauvaise foi qui cingle nos jugements. Et même si Adrien a un réel talent d'autocritique sur son travail ou ses relations, il est franchement démuné dès qu'il s'agit d'une amoureuse. Il est à des années-lumière du moindre discernement. Louise, il a juste envie de l'aimer, de lui faire l'amour et d'être aimé en retour.

Il a mis un pantalon noir, une chemise claire dans les beiges éteints et une veste noire finement rayée. Tout ce qu'il trouve de mieux dans sa penderie, une légère touche de parfum derrière les oreilles, il n'aime

pas trop mais ne lui a-t-elle pas dit un jour qu'il sentait bon ? Il en remet donc, car il ne cesse d'en remettre dans tous les domaines censés lui plaire. Il est presque midi, il a rendez-vous avec elle, en bas de chez lui, dans un restaurant où l'on déjeune simplement mais très bien. Des plats traditionnels, bourguignon, blanquette, langue sauce piquante, des plats bien cuisinés sans tralala, et des vins délicieux. Louise aime manger, et ce n'est pas la moindre de ses qualités.

Ce restaurant occupe le rez-de-chaussée de l'immeuble qui est en face du sien. Sur la place de la Trinité, donc. Dans ce triangle presque parfait, clos sur lui-même car il suffit de se rapprocher de son centre de gravité, c'est-à-dire de la fontaine, pour que disparaissent la ruelle pavée qui part en biais de l'un de ses sommets, celle qui longe le côté opposé et s'enfuit de part et d'autre sans dévoiler aucune perspective, ou une troisième si étroite qu'on la discerne à peine par le jeu des reflets des vitrines, ou cette dernière masquée par l'avancée d'une maison à colombage sauvée par miracle de la destruction. La Trinité, sous son air rupin, fourmille de vendeuses, d'employés, de cadres faussement supérieurs, de rentiers fauchés ; c'est un endroit agréable entouré de hauts immeubles richement ornés de cariatides et de verrières en fer ouvragé des années 20, seul le bâtiment à l'angle de la rue des Filatiers est moderne, en marbre, avec des lignes droites et dures, mais sauvé par un magasin de lingerie fine en son rez-de-chaussée comme pour dire que tout cela est de la

N° d'édition : L.01ELJN000437.N001
Dépôt légal : janvier 2012